

**A PROPOS  
DU FRERE  
JEAN DE LA LUMIERE**



**FORMATION  
D'UN CENTRE**

Centre spirite lyonnais Allan Kardec



## Un peu d'histoire...

En matière d'expérimentation spirite, il n'y a pas de règle fixe absolue, ce sont les esprits familiers du groupe et les guides qui organisent les réunions. Notre groupe est dirigé par un esprit, le frère « **Jean de la lumière** », qui fut médium guérisseur dans sa dernière existence.

Il s'appelait alors Jean Morillo et fut recueilli par l'hospice de la cathédrale de Madrid dès son plus jeune âge. A l'âge de 12 ans, ne pouvant plus supporter d'être enfermé dans ce cloître, il s'évada et vécut dès lors dans les milieux les plus déshérités, les plus souffrants. Il fit sa croisade parmi les misères. Il était attiré par la société mais lorsqu'il parlait de choses vraies, on le plaignait et on le considérait comme un inconscient. On disait avec pitié : « Pauvre enfant, il a perdu la raison. »

A 18 ans, fuyant cette société, menacé par les autorités, meurtri par les coups, il quitta la capitale et se réfugia dans les environs. Les hommes ne le comprenaient pas mais il donnait l'exemple en soignant et guérissant beaucoup d'êtres qui, en récompense, le traitaient de fou. Il soignait avec dévouement, il rendait la vue aux aveugles et redonnait aux paralytiques la faculté de marcher. Il guérissait des malades et sauvait des mourants. Tous disaient de lui : « C'est une lumière, une lumière que nous envoie notre Père » et ainsi on le surnomma : « **Jean de la Lumière** ».

Il laissa son existence à l'âge de 33 ans. Alors qu'il venait de guérir un malade, un soir de décembre neigeux, le froid vif le surprit...

Durant cette existence terrestre, il ne connût que très légèrement la doctrine spirite grâce à l'enseignement d'une vieille dame. Elle lui répétait souvent : « Travaille, travaille, plus tard, tu seras récompensé et tu te rendras compte du résultat de ton œuvre. » Ayant pleinement confiance dans ces paroles, le frère Jean ne faisait que le bien avec ferveur. Après avoir quitté son corps, il chercha le moyen et le moment de propager l'amour afin de poursuivre la démarche qu'il avait entreprise. Ainsi, il trouva la sœur Maria Munoz, incarnée sur terre, un être rempli d'amour et du désir de propager cet idéal, auquel il s'attacha en tant que guide spirituel. Il lui facilita la rencontre d'hommes de bonne volonté, jeunes et vaillants afin de faire perdurer ce travail.

**Maria Munoz** est la fondatrice du centre de Casablanca. Elle était native de l'Andalousie, la région à l'extrême sud de l'Espagne. Elle ne parlait que la langue espagnole. Elle s'est mariée avec un veuf, ayant quatre ou cinq enfants en bas âge, qu'elle éleva grâce à son activité et son travail.

Quelques années après, elle demeura dans le village espagnol de la Linéa et travaillait à Gibraltar en tant que cuisinière dans la famille d'un officier de la garnison. Elle n'avait jamais peur lorsqu'elle rentrait chez elle-même si l'endroit était désert et qu'elle finissait son

service assez tardivement car elle voyait marchant à ses côtés, son guide et un autre esprit vêtu en tenue de soldat écossais. Elle était **médium voyant**.

Après son travail, elle se rendait chaque soir au local servant de lieu de réunion au groupe spirite dont elle faisait partie. Elle était **médium guérisseuse**. Dans la journée, les malades venaient au local où un homme âgé, sans occupation, les recevait et notait leurs noms et adresses sur de petites feuilles de papier, individuellement, comme nous le pratiquons aux séances de soins spirituels. Lorsque la médium arrivait le soir, l'homme lisait les noms et adresses et Maria Munoz dictait les soins à donner, que l'homme inscrivait au verso des papiers qu'il rendait le lendemain aux malades. Les indications étaient données par un esprit qui avait été médecin dans sa dernière incarnation. Cet esprit entraînait en rapport avec les guides des malades et donnait ces informations au médium Maria Munoz.

C'était une femme d'humble condition, illettrée, ayant cependant un sens philosophique peu commun et elle ne craignait pas de répondre lorsqu'on lui posait une question embarrassante sur la doctrine : « Attends, je vais demander à mon guide. » Elle donnait la réponse un instant après car elle était **médium auditive** à l'état permanent ce qui lui permettait de guérir les obsessions.

Voici un exemple qui illustre bien cette médiumnité :

Un homme était pris d'un mal extraordinaire, son bras qui s'était tordu et recroquevillé dans le dos lui causait d'intolérables douleurs et il lui était impossible de le ramener dans la position normale, c'étaient des hurlements sous l'effet d'une souffrance atroce. Il fit la tournée des médecins, on essaya toute la pharmacopée, on consulta alors des spécialistes, des masseurs, des ostéopathes sans succès. Sa femme connaissait Maria Munoz et avait à plusieurs reprises essayé d'y emmener son mari, qui obstiné, ne voulait absolument rien savoir de ces histoires. Finalement, en désespoir de cause, il consentit à y aller, avec beaucoup de méfiance.

Maria Munoz examina l'homme au bras tordu et s'écria : « Ay ! Que féo ! » Oh ! Qu'il est laid ! Elle n'en dit pas plus et se mit activement à faire une sorte de massage sur le bras, tout en marmonnant des paroles, comme si elle était furieuse après quelqu'un. Elle expliqua ensuite que le bras était maintenu dans cette position par un esprit mauvais qui en voulait à cet homme, et qu'il ne voulait pas le lâcher malgré tous les efforts qu'elle avait faits. Elle dit au malade de revenir le lendemain. Enfin, après quatre ou cinq séances, elle eut un cri de triomphe et s'arrêta de masser : « Ha caído ! » Il est tombé, enfin et il ne reviendra plus. Elle prit le bras et le ramena dans sa position normale. Il était guéri.

On lui demanda des explications et elle dit : « C'est l'esprit d'un homme qui est mort il y a quelques années. C'est un parent à vous et il a dit que c'est à cause de vous qu'il était mort, alors il a voulu se venger. Cet esprit est affreux, bossu, bancal avec une tête énorme et un visage méchant. Vous ne voyez pas qui il peut être ? »

Ni l'homme, ni la femme ne purent situer qui pouvait être ce parent. Rentrés chez eux, ils en parlèrent à la famille et la fille aînée dit : « Mais c'est l'oncle »

En effet, l'oncle en question était boiteux, voûté, avec une grosse tête et il avait un caractère épouvantable, dû peut-être à ses difformités. S'étant trouvé sans situation, il avait demandé à son beau-frère une somme assez importante pour acheter une entreprise de transport en commun. Le beau-frère avait consenti et tout avait bien marché.

Un jour, un des autocars était prêt à partir, les passagers étaient installés et le chauffeur n'était pas encore là. Au bout d'un moment, les clients s'impatientant, l'oncle boiteux décida de remplacer le chauffeur absent et prit le volant. Nerveux de nature et furieux par-dessus le marché, il eut un accident qui lui coûta la vie.

Une fois mort, il en voulait à son beau-frère de lui avoir prêté cet argent car sans cela, il n'aurait pas eu cet accident et dans sa haine, il avait trouvé le moyen de le faire souffrir en lui bloquant le bras.

Au stade de développement qu'avaient atteint ses facultés médiumniques, on peut dire que Maria Munoz vivait à cheval sur deux mondes le monde matériel et le monde spirituel ; Elle se nourrissait peu, et restait parfois pendant de longs mois sans s'alimenter. Elle disait que c'étaient les fluides spirituels qui vitalisaient son corps.

Elle avait de nombreuses facultés médiumniques, elle se déplaçait à distance en esprit d'un bout à l'autre de la planète. Ainsi durant la première guerre mondiale, nombreuses furent les personnes qui purent avoir par elle des descriptions de lieux et de situations de famille concernant des parents dont on avait perdu la trace et dont on était sans aucune nouvelle. Elle guérissait des maladies rebelles tel que le psoriasis.

Dans les derniers jours de son existence terrestre, la médium habitait une très modeste maisonnette dans un jardin bien tranquille. La pièce était pauvrement meublée d'un lit de fer, d'une table et d'un fauteuil à bascule où elle aimait à se reposer ; elle avait deux couvertures mais pas de drap. Rien ne lui appartenait en dehors des vêtements qu'elle avait sur elle ; les questions matérielles ne la préoccupaient pas.

Elle avait durant sa vie soigné avec succès des cas d'érésipèle et elle fut, elle-même, atteinte de ce mal, ses jambes ne la portaient plus mais elle était toujours souriante et gaie. Inquiets pour sa santé, les deux frères qui s'occupaient d'elle, firent venir un médecin qui leur dit en aparté que se sera fini lorsque le mal atteindra le cœur. Lorsqu'ils revinrent vers elle, elle leur dit en souriant : « Le docteur se trompe, le mal ne dépassera pas les genoux. »

Elle laissa l'existence terrestre quelques jours après, assise dans son fauteuil, en s'écriant : « Vive la Liberté ! » Elle parlait de la liberté spirituelle.

Après l'inhumation, les deux hommes attristés, le frère Antoine et le frère Botella, se retrouvaient dans son petit logis lorsque le frère Botella tombant en transe, pris par l'esprit de Maria Munoz dit ces quelques mots : « J'ai suivi l'enterrement près de vous et vous pleurez, alors que j'ai quitté ce corps en criant ma joie ; vous avez donc oublié ce que je vous ai enseigné. » La sœur Maria Munoz n'a jamais cessé de participer aux travaux qui se font dans notre centre et parfois lorsque Dieu le permet, nous avons d'elle des messages d'encouragement.

Le frère **Antoine** fut un des fondateurs actifs du groupe spirite de Casablanca dont Maria Munoz fut l'instigatrice. Il était médium parlant, médium voyant, médium écrivain et médium dessinateur.

Il connut Maria Munoz alors qu'il était âgé de 25 ans, il vivait avec sa mère et sa jeune sœur de 20 ans à laquelle il était très attaché. Or, depuis peu, la jeune fille avait des crises soudaines d'épilepsie, son frère l'emmena voir deux ou trois médecins, sans résultat appréciable en dehors d'un état d'abrutissement et de somnolence provoqué par les médicaments. Apprenant qu'une femme guérisseuse demeurait dans un village proche d'une vingtaine de kilomètres de son lieu de résidence, il entreprit le voyage avec sa sœur.

Maria Munoz fit asseoir la jeune fille devant elle et lui dit : « Tu peux partir tranquillement, tu n'auras plus de crises. » Antoine était stupéfait de voir que cette femme, après quelques instants, paraissait certaine d'un résultat que les médecins n'avaient pu obtenir en plusieurs mois. La guérisseuse, lisant le scepticisme sur son visage, lui dit : « Ta sœur était fiancée à un jeune homme mort d'une maladie de poitrine, c'est lui que j'ai vu près d'elle. Dans son inconscience, il s'approchait d'elle pour l'embrasser et provoquait ces transes. Je lui

ai fait la morale pour qu'il comprenne son état. Il a promis de ne plus recommencer et de protéger la jeune fille. » Celle-ci ne fut plus malade.

Quelque temps plus tard, Le frère Antoine ayant une belle voix de baryton et ayant l'ambition de faire une carrière théâtrale, avait loué un piano pour vocaliser chez lui et prenait des leçons de chant chez un professeur.

Cependant alors qu'il exerçait chez ce professeur, il constata une anomalie dans sa voix et cette difficulté vocale inexplicable l'inquiétait pour son avenir artistique. Il décida d'aller consulter cette guérisseuse, elle le fit asseoir devant elle et après un instant, elle lui dit en souriant : « Dans ta famille, il y a un curé, son nom est Ch..., il est vieux de soixante dix ans au moins et il dit que le métier d'artiste n'est pas un métier pour toi. Tu as une autre mission à remplir et chaque fois que tu es chez le professeur, il te prend à la gorge et t'empêche de chanter » Antoine partit stupéfait et sceptique. Après une longue enquête, il découvrit qu'un jeune enfant de 10 ans, parent du côté de sa famille maternelle, expatrié au Brésil avec ses parents, était devenu curé et un très vieux curé.

Le jeune Antoine retourna voir cette femme d'une grande bonté et d'une patience infinie pour la questionner sans relâche sur la doctrine. Il s'attacha à elle comme à une seconde mère.

Il la fit venir à Casablanca où elle habita dans une humble maison d'un quartier ouvrier. Sa conversation sur l'enseignement des esprits était intarissable. Elle connaissait cinq ou six de ses vies antérieures. Dans l'une d'elles, elle avait eu le jeune Antoine comme fils et cela se passait en Asie mineure.

Le frère Antoine sut par la suite qu'il avait été aussi Ibrahim, fils de Méhémet Ali, vice-roi d'Egypte de 1769 à 1849. Dans cette vie-là, il avait emprisonné une jeune femme qu'il retrouvait dans cette vie. C'était la sœur Lucienne Marmonier dont la mission fut courte. Vous pouvez lire sa vie à travers un fascicule que nous avons au centre sous le titre « Sœur Lulu ».

Le frère Antoine œuvra dans le centre de Casablanca au côté du frère Botella, mais pour diverses raisons, il quitta le centre quelques années plus tard et ainsi s'écarta du chemin qu'il s'était fixé (mais l'homme a le choix ses décisions et le libre-arbitre de poursuivre ou d'arrêter dans sa démarche). Lorsqu'il se désincarna, il regrettait de ne pas avoir mené à terme sa mission de spirite. A travers des messages donnés par les esprits, nous savons qu'il s'est réincarné actuellement afin de finir ce travail.

Le frère **Botella** était un médium à transe complète, médium parlant et un médium guérisseur. La transe complète signifie que l'âme se « décroche » comme dans l'état de sommeil, elle sort (de son corps) et cède la place à une autre âme qui s'installe aux commandes et peut alors parler, marcher et agir avec le corps du médium. Généralement les yeux restent fermés et il évolue avec beaucoup d'aisance. Parfois, les yeux sont ouverts. La transe terminée, le médium reste un moment immobile, pousse un profond soupir et ouvre les yeux. Il ne sait rien de ce qu'il a pu faire, ni dire ; il se produit dans son cerveau une sorte de vide où résonne la voix de l'esprit qui se manifeste ; le sujet garde son entier contrôle et il répète ce que l'esprit lui dicte, il obéit à ses instructions, fait les gestes qui lui sont commandés mais il est libre de ses actes et peut refuser d'obéir. Si la transe n'est que partielle, il s'agit alors là d'une incorporation simple, le sujet reste conscient et se souvient plus ou moins clairement de ce qui s'est passé.

Bien entendu un tel médium peut être « pris » par des esprits les plus divers. Certains sont facétieux, d'autres violents et méchants, d'autres sont tourmentés, crient, pleurent, se jettent par terre ; mais un tel médium est protégé par son guide, qui éloigne les esprits indésirables et ne permet qu'à certains esprits de s'emparer du médium de façon momentanée

et dans un but bien déterminé afin de donner un enseignement ou de faire une bonne œuvre en aidant l'esprit à aller vers la lumière.

Il était médium guérisseur et, à ce titre, un esprit qui avait été un ancien médecin espagnol, le Dr Candela, et avait professé de son vivant à Casablanca l'assistait. Il s'était attaché à Botella et l'assistait durant les séances de soins. En tant qu'esprit, Candela pouvait traverser tous les tissus et voir ce qui se passait dans l'organisme d'un malade ; ensuite il utilisait l'énergie vitale considérable que Botella avait pour magnétiser les parties malades, les nettoyer de leurs imperfections ou des infections microbiennes et recharger le tonus du patient. Puis si cela était nécessaire, il ordonnait quelques remèdes simples en général des plantes.

Le frère Botella était un colosse de 120 k et il pouvait supporter ces dépenses d'énergie, il lui arrivait de soigner une centaine de personnes par jour, il était alors disait-il : « pompé ». Il se rechargeait rapidement : « Vide ta coupe et Dieu te la remplira ! »

Il ne se faisait jamais payer et se fâchait si on voulait lui faire un cadeau. On venait de loin pour se faire soigner par Botella. Cet homme était presque illettré et ne connaissait pas grand chose en médecine.

Le frère Botella avait été cuisinier dans une autre vie, il vivait dans un monastère avec d'autres frères, qu'il avait retrouvé dans cette vie présente au sein du centre de Casablanca.

Voici comment il découvrit cette existence :

Le frère Antoine et le frère Botella, soucieux de pratiquer la bonté et la charité, convinrent d'exercer une forme de charité assez louable ; ils décidèrent d'aller tous les dimanches après-midi, à l'heure des visites, à l'hôpital civil de la ville. Ils passaient parmi les malades et s'attardaient auprès de ceux qui n'avaient pas de visiteurs, pour leur apporter le réconfort moral d'une sympathie et de quelques friandises.

Ainsi, ils arrivèrent dans une chambre où était alité un jeune malade d'une vingtaine d'années au beau visage souriant, de nationalité espagnole. Le malade les invita à soulever la couverture posée sur des cerceaux au-dessus du corps. Ils virent avec stupéfaction le corps atrophié d'un enfant d'une dizaine d'années dont la croissance s'était arrêtée à cet âge, la visage seul ayant pris sa naturelle maturité. Le corps était posé sur une toile cirée car de l'eau en suintait en permanence. Il ne ressentait aucune souffrance physique. Ils proposèrent au jeune homme un livre d'Allan Kardec en langue espagnole. Le malade rendit le livre le dimanche suivant en remerciant vivement. Le dimanche d'après, il n'était plus dans la chambre ; sa triste mission avait pris fin.

Quatre ans environ après cette rencontre avec ce jeune infirme, un esprit se manifesta au cours d'une séance par un médium parlant. Il dit : « Je suis le frère E., le nom du jeune homme de l'hôpital, et je vous remercie de l'aide que vous m'avez apportée. Cette existence était une pénible mission de rachat des fautes de mes vies antérieures et en même temps, l'occasion de rapprocher, par mon infirmité, deux esprits antagonistes. Lisez le livre relatif à l'histoire du couvent que vous avez dans votre bibliothèque et vous comprendrez ».

Les deux esprits antagonistes étaient le père et la mère qui vivaient séparément et évitaient de se rencontrer. Sur ce point, il n'y avait pas eu de résultat appréciable.

Le livre, dont parlait ce frère, était un dossier de messages spirites de plus de cent pages dactylographiées, reçu sept à huit ans auparavant par l'intermédiaire d'un médium parlant à transe, au cours d'un an et demi de séances. Il racontait l'histoire d'un couvent, ces messages avaient été dictés par un esprit resté longtemps en état d'erraticité et qui avait compris sa situation après de nombreuses séances de patience et d'amour. Ce pauvre esprit voyait constamment devant lui un cours d'eau rougi de sang et les visages et les corps de ses victimes flottant, entraînés lentement par le courant. Cette vision était constante et

l'empêchait de voir la réalité de sa situation. Il est resté ainsi, après sa désincarnation pendant une période correspondant à quatre siècles environ de notre temps humain.

Dès qu'il eut compris sa situation, il commença à raconter l'histoire de sa dernière existence. Au 15<sup>ème</sup> siècle dans un couvent d'hommes, en Espagne, deux clans rivaux s'étaient formés : d'une part les durs : ils luttaient d'une manière forte contre les renégats, les converses et l'hérésie et d'autre part, les doux plutôt partisans de moyens plus conformes à l'esprit chrétien. Dans le premier groupe, il y avait le recteur et l'état-major, dans le second groupe, des moines de condition modeste, aux humbles tâches mais non dépourvus de moyens de coercition car quelques-uns étaient médiums.

Le narrateur de l'histoire était un des recteurs.

Le jeune homme de l'hôpital faisait partie du clan des durs. Il était le promoteur ou l'inventeur d'un instrument de supplice, consistant en une roue à laquelle on attachait le supplicié qu'on faisait tourner en plongeant la victime dans un bassin plein d'eau, de façon qu'elle ne soit pas noyée et que la prolongation de ce tourment devienne intolérable jusqu'à résipiscence.

Parmi les doux, il y avait trois moines dont le cuisinier était le frère Botella. La sœur Maria Munoz avait participé à cette histoire en tant qu'esprit. Elle était le guide d'un des recteurs du nom de Soledad mais sans trop d'efficacité.

Le frère Henri Santonja faisait partie du centre et il était médium écrivain.

Le frère Jean Bazerque fit partie aussi du centre ainsi que son épouse, il était médium voyant, dessinateur et médium à incorporation. Il compila sous forme de livres les communications qu'ils avaient reçues au centre et éditèrent un fascicule gratuit intitulé « Le spiritisme christique ». Le frère Jean écrivit des articles que nous trouvons actuellement au centre sous forme de fascicules tels que : le passage, trois messages spirituels, la mort renaissance spirituelle, l'obsession, la médiumnité... Il se communique parfois au centre.

C'est au sein de ce groupe que le frère Roger Perez découvrit la doctrine spirite et développa sa médiumnité.